

Dans tous les pays du monde, pour la classe bourgeoise, celle qui a pris part au mouvement des Zouaves, la période de service militaire est considérée comme une période redoutable pour l'avenir du sujet ; on craint que son intelligence s'étirole aux casernes, que ses notions de la vie s'y affaiblissent, que ses connaissances s'y obscurcissent. Les trois ans de service sont considérés comme un temps d'arrêt intellectuel, une déperdition de force cérébrale d'une quotité fixe.

Mais, pour le Canayen, le service à l'étranger a été tout autre chose ; ce n'était pas pour lui de l'étiollement, mais de l'épanouissement intellectuel ; la caserne romaine devenait pour lui le ciel libre auprès de la caserne cléricale qu'il quittait : c'est une provision de matière cérébrale qu'il a faite là-bas et qu'il a développée de retour au Canada.

Et voilà pourquoi, en vrai Zouave, il a réussi à chaparder tous les gros morceaux.

À sa place, nous en aurions sans doute fait tout autant ; mais alors, nous nous demandons ce qu'on fera quand ils seront tous casés, et où faudra-t-il aller pour nous trouver des débrouillards ? Va-t-on recommencer une expédition ?

La montée du Zouave, avons-nous dit, nous semble enjambée avec une *furia* d'exclusion injuste, mais elle n'est rien auprès de ce qui suit.

" Dans tous les partis, disent les amateurs d'aphorismes, le pire, c'est la queue."

Il n'en est pas de même, paraît-il, pour le crocodile, au point de vue comestible.

Mais ce qu'il y a de pire dans les Zouaves, c'est, bien sûr, leur queue.

Non contents de sonner la charge et d'es-calader la montée du fromage, ils tirent derrière eux deux ou trois débris qui n'ont rien de Canadien, et qui passent partout

sous le bon petit manteau bleu des défenseurs du Pape.

Ça, c'est trop, et nous finirons par nous fâcher avec nos braves Zouzous.

Faire place aux Zouzous Canadiens, cela nous va, mais pas de Zouzous d'importation.

Comment, voilà qu'à la faveur de la poussée générale des Zouaves, on vient d'installer à la direction politique des deux plus grands journaux français de Montréal deux castors rongeurs, mal peignés, hirsutes, laids, sans talent et sans vie, mais porteurs de la médaille *bene merenti* !

On peut voir le résultat et juger à quel état d'éteignoirs ont été réduits ces journaux depuis l'infusion du virus morphique.

Lorsque ces deux guerriers endormirent l'*Etendard* d'un dernier sommeil, toute la profession se réjouit d'échapper au supplice de leurs malignes élucubrations.

L'un d'eux se livra à la littérature d'épicerie, qui convenait à ses instincts patriarcaux, tandis que l'autre se voua à la littérature de catéchisme, qui correspondait à l'étendue de ses connaissances.

Tout à coup, grâce au coup de baguette de l'Union Allet, voilà nos deux castors qui opèrent la montée comme les grenouilles baromètres du bocal des ancêtres, et l'un d'eux apparaît à la surface, tout prêt à ronger le paquet de pulpe qu'on lui présentera. Le voilà installé au premier rang dans le premier journal de Montréal. Tout le monde se demande comment et pourquoi. Mystère !

Mais ce n'est rien. Lorsque vous laissez pénétrer un Castor, vous n'avez jamais fini. Le premier arrivé tend une perche au deuxième, et celui-ci, tout doucement, se glisse jusqu'au bord, puis, frappant solidement de sa queue plate le bureau du deu-